

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 64 (1926)
Heft: 36

Rubrik: Lo vîlhio dèvesâ
Autor: [s.n.]

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISSANT LE SAMEDI



Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à

L'Agence de publicité : Gust. AMACKER
Palud, 3 — LAUSANNE

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus

ANNONCES

30 cent. la ligne ou son espace.

Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

ARMOIRIES COMMUNALES VAUDOISES



ARRISSOULES s'est donné un écusson formé de six bandes verticales alternativement bleues et or. Sur ce fond, se détache un tilleul de vert feuillé au tronc blanc, dont les racines sont visibles. Le fond représente les armoiries des sires de St-Martin, seigneurs d'Arrissoules dès la fin du moyen-âge (XV^e siècle déjà) jusqu'au XVII^e siècle, le tilleul a été ajouté parce que Arrissoules a frappé une médaille à l'occasion de la mobilisation sur laquelle figure un tilleul. Ces armoiries datent de 1925.



ESSERT-PITTET a repris les armes des Hennezel, seigneurs de ce lieu dès 1573 jusqu'à la révolution vaudoise. Elles consistent en un écu rouge sur lequel sont trois glands d'argent, deux aux angles supérieurs de l'écu et un à la pointe du dit. Les Seigneurs de Hennezel avaient pour devise (en latin) : *Fidélité et constance — Les destinées nous conduisent.*



MISSY dépendait du prieuré de Payerne, aussi son écusson est celui de Payerne divisé verticalement en deux parties, blanche et rouge, chargé de la lettre M gothique ; la partie de la lettre qui se trouve sur le blanc est rouge et la partie qui est sur le rouge est blanche. Cette lettre a été imprimée à un très ancien sceau de Missy.



PENTHEREAZ. Cette commune du district d'Echallens possède un écusson divisé verticalement en deux parties jaune et rouge ; un épi rouge sur la partie jaune et un épi d'or sur la partie rouge, symbolisent l'agriculture qui est pratiquée par les habitants de cette riche commune.



SU LÈ DANSE

Ai a pas! Lè z'affère l'ant rido tsandzi du lè z'altro iädzo : äo pridzo, äo catsimo, ä l'ecoüta, äo militéro, ä l'état civi, mä principalameint su lè pont de danse.

Dein lo vilhio teimps, quand on invitäve sa grachäosa po ein veri iena avoué no, de la man dräite on l'eimpougnive ä la craijä de la rita, ein la tsouyeint tant qu'on pouäve. On aräi djurä qu'on aväi pouäire de la trossä. Adon, on etein-däi la man gautse, noutra tsermalära betave sa petite man dedein, äo bin sè tegnäi rein qu'à nou-ttron päodzo. Faut vo dere que dein clli teimps on aväi däi päodzo bin pe gros qu'ora. Cein veinäi de séyi avoué la faux. Adan, quand on etäi dinse appondu, quemet s'on voliävè s'einvola ti lè doü, on coumeince ä veri, ä veri, su lo bet däi pi, lè talon tot ein amont, ä veri rido, rido, ein deseint 'na gouguenttä ä sa danseusa. On risäi

ti lè doü, s'ein s'arretä de veri su lo bet däi z'ertè, tandu que lo brè que l'etäi teindu fasäi däi cabriole ein avau, ein amont, quemet po marquä la mezoura. On dansive cllia sotiche que l'etäi tant galéza ä vèrè, iö failläi manquä on pas.

La soti-chè la voilà
Tout le mon — d'la dansera.

Et cllia mazourka qu'on dansive de duve manäire ein chäteint, äo bin ein lequeint lo plliant-tsi avoué sè solä, tandu que la clarinette fasäi :

Tra-la-la, träi nid de ratte,
Trai nid de ratte,
Trai nid de ratte !!

Cein l'etäi oquie ä vèrè ! Et la polka que sè desäi :

La polka,
La voilà !

C'est un' dans' qu'on danse en France.

La polka,
La voilà !

C'est un' dans' qu'on dansera.

Falläi vèrè vo dio ! Mä tot cein n'etäi rein, se vo n'äi pas yu la valse.

La valse däi z'altro iädzo ! N'etäi pas onna danse, l'etäi on tourniquiet. On verive su pllièce, quasu, quemet on pirolet, on toton quemet on läi desäi assebin. Et rido ! Lo motchäo de cou de la bou'n'amie sè tegnäi teindu quemet däi z'äle d'osi, tant on prevoläve et la roba sè solävève et fasäi 'na bëqua derrä quemet po dere äi z'altro :

— Vo sède ! veni pas tant profitso po ne pas que vo séyi écarbouillj !

L'etäi cein, la valse däi z'altro iädzo ! N'etäi pas biau, päo-t'itre ? Eh ! craset ! allä vä la dansi ora, po vèrè.

Et l'allemande ! Et la moufferine !

Et lo galop ! N'etäi-te pas bin batsi ? On s'eimbrevive du on bet däo pont, qu'on travessäve dein tota sa grantiau ein depuffeint quemet l'oura po fini ein vereint :

Tara — tara — tara — tara — taratatata...

Lo diabllo n'aräi pas pu no suivre.

Mimameint qu'on iädzo, ä l'abbay, qu'on ein etäi äo galop. Vaitcè-te pas on einludzo que fuse ! Et pu, rran... lo tounerro que sè met ä no traci aprì. Et trace que tracara ! No assebin on fusäve et rido, allä pi ! et que lo tounerro l'a etä mafi devant no. S'è arretä äo mäitet däo pont, mä on etäi dza ti passä de l'altro côté.

Et ora, avoué lè danse ä la novalla möüda, porran-te pidä po allä pe rido que l'einludzo et devanci lo tounerro ?

Ora, quand dansant se serrant quemet se voliävnt sè fère bin däo mau : ä clli que päo lo mè. S'essävnt lè dzenäo däo tant que sè tignnt pri. On saräi pas fotu de saväi iö coumeince l'homme et iö finit la fenna. Lè on moui de tsè avoué quatre piaute que martant, duve ein an et duve ä la recouletta. le vjrant quand sè trompant. Lo pirolet, savant pas que l'è. Et pu, s'agit pas de badena avoué sa gouguenarda. On sè vouäite dein lo blianc däi get et re mè la martse, rein que la martse quemet se on couchive trouppä su lè pi ä sa camerarda, que l'è tota acouäitya de doüta lè sin et de lè betä ä on'otra pllièce. Et pu däi nom de danse è fère peci on moulin ä café ! Lo pont, läi diant lo dansinge, cein que piatant —

ie piatant, ne dansant pas — l'ant batsi l'aune stipe, lo fo gstrote, lo tant go et que sé-io bin pou. Avoué cein onna trioula po musica, que couile, que bräme, que subye, que fä on détertin avoué däi maillotse, däi seille ä campoüta, däi couvillio de mermite et que läi diant lo jasse bande, et que resseimblie ä la chetta däi sorciè däi z'altro iädzo.

Por mè, cräio adì que lo diabllo l'è por oquie dein tot clli trafi ! Marc ä Louis.

Du tac au tac. — Anticlérical bon teint, le docteur Chabert, dit « La bonne nouvelle », venait d'être nommé médecin d'un hôpital de Lyon.

La supérieure des religieuses le guidant dans sa première visite :

— Nous voici à la salle Saint-Paul, M. le docteur.

— La salle Paul ! Ah ! très bien.

— La salle suivante est la salle Saint-Irénée.

— La salle Irénée ? Parfait.

— Pardon, docteur, j'ai dit la salle Saint-Irénée.

— J'ai bien entendu, madame : mais que voulez-vous, je n'aime pas les saints.

La supérieure sourit, sans répondre. A la porte elle s'incline :

— J'ai bien l'honneur de vous saluer, monsieur Bert.

— Pardon, madame, je m'appelle Chabert.

— Je le sais, monsieur, mais que voulez-vous, je n'aime pas les chats !

POUR MARCHER DROIT

LORS, dis-donc, c'est samedi prochain que s'ouvre le Comptoir. Tu veux y aller ?

— C'est sûr. Est-ce qu'on manque le Comptoir !

— Oh ! y a pas, c'est toujours bien intéressant. On y voit, chaque année, un tas de choses nouvelles.

— Pour intéressant, il est intéressant, d'accord. Mais, tu sais, y faut se veiller. Pour un rien, on est pris.

— C'est qu'il y a tant de ces occasions et de ces connaissances. Tout le monde y est.

— Oh ! l'année dernière j'y suis allé deux fois. La première avec mon cousin Charles. Ma foi, le soir, ça y était. On menait. Aussi quand j'ai voulu y retourner, mon gouvernement m'a dit : « Pas de ça ! Cette fois, j'irai avec toi ! » Alors, tu comprends.

— Oui, oui, c'était plus la même chose. Y fallait filer droit et passer sans broncher devant les dégustations.

— Oh ! on a pourtant bien bu quelque chose.

— Oui, une grenadine.

— Une grenadine !... Dis donc, tu te fiches du monde. On a bel et bien bu une demi-bouteille d'Epesses, tu sais. Deux ou trois verres de plus n'auraient pas été de trop. Mais la Louise n'a rien voulu entendre. Et, pour que je reste franc, elle a fifié plus de la moitié de la demi-bouteille. Tu vois ce qui me restait... ä moi, Daniet.

— Oh ! sans doute, les dames, c'est un peu gênant, encombrant, suivant où l'on est ; mais c'est tout de même une rude sauvegarde.

— C'est certain. Et des jours qu'il y a on est bien content de les avoir, ces dames. Aussi, tu sais, je l'aime bien, ma femme. Je ne voudrais pas changer.

— Non, vois-tu, on risquerait de ne pas tomber aussi bien. Après tout, nous, les hommes,